

Rév. J. Fordyce (*Evening Standard*, 22 oct. 1883) n'écrivait-il pas cette phrase significative :

« Dans mes fluctuations les plus extrêmes, je n'ai jamais été athée. J'entends par là, que je n'ai jamais nié l'existence de Dieu. »

Certains transformistes contemporains, il est vrai, sont désormais bien loin de cet esprit du maître et affectent parfois un athéisme tapageur. Il ne faut pas se lasser d'affirmer que rien, dans l'hypothèse de l'évolution, n'autorise de semblables affirmations. D'excellents catholiques, des religieux même, se sont constitués dès le début les champions de l'évolution, tandis que des matérialistes athées refusaient d'y apporter l'adhésion de leur esprit (1). A

(1) CH. DE KIRWAN, *Où en est l'évolutionnisme. Revue thomiste*, 1902. De nombreux catholiques ont défendu l'hypothèse transformiste. Voir à cet égard la leçon de M. DE QUATREFAGES, *Le transformisme, la philosophie et le dogme*, leçon d'ouverture du cours d'anthropologie du Museum d'histoire naturelle (*Revue scientifique*, 19 mai 1888).

la science seule appartiendra un jour le soin de trancher le débat.

Mais si ingénieuse qu'elle soit, la formule transformiste ne saurait avoir la prétention

L'Église n'a jamais condamné l'hypothèse de l'évolution et laisse aux savants toute latitude. Les travaux de Saint-Georges Miwart en Angleterre, du P. Clarke, du P. Zahm en Amérique, sont bien connus. Citons aussi dans le même sens le très beau livre de FOGGAZARO, *Les ascensions humaines*. Néanmoins, l'immense majorité des catholiques, prêtres et laïques, restent par instinct réfractaires à l'hypothèse de l'évolution. Certains traités d'apologétique les confirment dans cette mentalité. Nous lisons sous la plume d'un récent apologiste, M. André Godard (*La vérité religieuse*, p. 9) : « Mais pourquoi quelques catholiques s'efforcent-ils de concilier la cosmogonie de Moïse avec le système de Darwin ? Ce n'est pas au nom de la foi, c'est au nom de l'observation synthétique de la matière que l'on doit déclarer le transformisme la grande folie du dix-neuvième siècle. A quel homme ayant considéré vivantes les espèces, et non sous les mensonges de l'analyse, fera-t-on croire qu'un poisson n'ait pas toujours été poisson, ou seulement qu'un vautour ait été d'abord moineau ! »

M. Godard, dans son premier volume, *Le positivisme chrétien*, ne craignait pas, à notre grand regret, d'user contre les doctrines adverses de termes enflammés et violents, au grand détriment des qualités sérieuses de son œuvre. Nous nous permettons ici de demander jusqu'à quel point il est loyal de présenter une doctrine sous un jour ridicule et inexact. Quel est le transformiste qui ait

d'épuiser jamais le problème de la vie, et là où elle devient insuffisante, la philosophie reprend ses droits. En effet :

« Le système admirable de Darwin a-t-il jeté quelque clarté sur l'origine des espèces ? Oui, sans doute. Mais sur l'origine de la première espèce, non. Autrefois, aux questions d'où vient l'homme ? d'où vient le cheval ? d'où vient le papillon ? on répondait : Donnez-nous un couple homme, un couple cheval, un couple papillon, et nous vous ferons des espèces. C'est ainsi que parlait Moïse. Aujourd'hui les plus hardis parmi les prudents, c'est-à-dire parmi les adversaires de la génération spontanée, disent : Donnez-nous un protiste, et nous formerons à la fois l'homme, le cheval et le

jamais soutenu qu'un vautour ait d'abord été moineau ? Ne nous lassons pas de le répéter, et nous le répéterons encore à l'occasion : un catholique ne saurait être trop scrupuleux et trop exact. Il n'est rien de plus terrible pour l'Église que des défenseurs zélés, mais vindicatifs ou insuffisamment informés.

papillon, même le chêne, le palmier et la mousse. Parfait. Mais d'où vient ce premier protiste ? C'est toujours la même question. Seulement à la place d'un grand nombre de demandes plus ou moins semblables, il n'en reste plus qu'une, si, bien entendu, l'on considère comme suffisamment assises les lois de la transformation des espèces » (1).

« Dans tous les cas, dit Albert Gaudry, soit qu'on pense que Dieu a fait chaque force, soit qu'on suppose qu'il a multiplié et modifié une partie des forces qu'il a créées, il me semble que l'activité divine s'est manifestée d'une manière continue. »

Le problème de l'origine première de la vie et son évolution à travers les siècles ne nous semblent donc pas moins mystérieux que l'origine des mondes. Si certains esprits prétendent exclusivement que l'hypothèse d'un Dieu créateur et ordonnateur

(1) DELBOEUF, *La matière brute et la matière vivante*, p. 93 et 94.

ne résiste plus aux progrès de la science, nous ne cessons de nous étonner d'une pareille cécité de l'intelligence.

Lorsque nous lisons sous la plume de M. Charles Limousin, directeur de *l'Acacia*, les conclusions suivantes :

« La croyance en un être appelé Dieu en français, créateur et gouverneur du monde, tout-puissant, infiniment parfait, infiniment sage, infiniment bon, est une absurdité qui ne soutient pas l'examen logique; d'autre part la notion du créateur juge de ses créatures est également absurde et en outre contraire à tout principe de justice (1). »

Nous avouons en toute humilité que nous sommes incapable de comprendre et que tout en n'élevant pas le moindre doute sur la sincérité de l'auteur, nous restons confondu d'un tel état d'esprit.

(1) F. Ch. LIMOUSIN, *Dieu et le libre arbitre*. *L'Acacia*, *Revue d'Études maçonniques*, n° 1, oct. 1902.

Oh! sans doute, la théorie spiritualiste ne dissipe pas toutes les obscurités, et plus d'une question troublante se dresse toujours sur le seuil de l'âme du croyant. La création reste un profond mystère et soulève les problèmes métaphysiques les plus ardu. Nous ne savons rien du reste de la vie divine, mais, en attendant, ne dédaignons pas les lueurs annonciatrices de la pleine lumière.

Souvenons-nous que, perdu dans une forêt et malgré les ténèbres de la nuit, il suffit souvent au voyageur égaré de la lueur d'une étoile pour reconnaître l'humble sentier qui au matin le conduira sur les coteaux baignés par la claire lumière du soleil.

Et si jamais la multiplicité stérile de tant de théories humaines se disputent l'adhésion de notre esprit parfois incertain, aimons à relire ces lignes émues, échappées de l'âme d'Albert Gaudry, l'éminent professeur du Muséum et qui sont comme la conclusion

de son admirable *Essai de paléontologie philosophique*.

« Depuis le jour où la première créature reçut le souffle de vie, combien d'êtres sont tombés, que de naissances, d'amours, d'épanouissements dont la trace s'est effacée ! Le changement paraît être la suprême loi de la nature. Il y a quelque mélancolie dans le spectacle de ces inexplicables disparitions. L'âme du paléontologiste, fatigué de tant de mutations, de tant de fragilités, est portée facilement à chercher un point fixe où elle se repose; elle se complait dans l'idée d'un être infini, qui, au milieu du changement des mondes, ne change point. »

*
* *

N'ayant pas la prétention d'écrire, après tant d'autres, un traité d'apologétique religieuse, nous laisserons aux philosophes la tâche de montrer tout le parti que l'on peut

tirer des preuves métaphysiques de l'existence de Dieu (1).

Sans nier toutes les conclusions fécondes qui peuvent jaillir de l'étude de la preuve de

(1) On lira avec le plus grand fruit le mémoire de M. Eugène Maillet, présenté à l'Académie des sciences morales et politiques pour obtenir le prix Crouzet. La question proposée était relative à la théodicée et demandait, après un coup d'œil rétrospectif sur les systèmes philosophiques, les conclusions qui sortaient de cette comparaison entre les théories présentes et les théories passées. Dans la séance du 11 avril 1891, l'Académie des sciences morales et politiques jugea digne du prix le mémoire intitulé : *La création et la Providence devant la science moderne* (Hachette, 1897). Nos lecteurs nous sauront gré d'en détacher le passage suivant :

« Les philosophes ne croient pas à Dieu tout à fait de la même manière et pour les mêmes raisons que l'humanité prise dans son ensemble. La théologie naturelle ou rationnelle, en s'emparant des raisons que l'homme a toujours eues de croire en Dieu, les a interverties. Elle a cru devoir porter au premier plan et étaler en pleine lumière celles que l'humanité gardait dans l'intimité, dans le clair-obscur de sa conscience, comme des raisons *senties et devinées* plutôt que pleinement et totalement *comprises*. Il n'est pas inutile de le rappeler, afin que la foi en Dieu ne soit pas compromise, ébranlée dans le cœur des hommes par l'échec possible ou, tout au moins, par l'insuffisance bien démontrée de tel ou tel argument purement philosophique.

« La vraie, la décisive raison que l'humanité a de croire

008231

l'existence de Dieu fondées sur les *Vérités éternelles de la raison* ou sur l'*Idée du Parfait*, nous ne croyons pas que jamais âme soit allée au Dieu vivant par les voies sèches

en Dieu, c'est qu'elle le *sent* et qu'elle *se sent unie à lui*. Bien expliquer, bien analyser le sentiment religieux, bien établir la vanité des assimilations par lesquelles on a essayé de le faire rentrer dans autre chose restera longtemps encore, quoi qu'on fasse, le meilleur moyen de prouver aux hommes que Dieu existe et qu'ils ont raison de croire qu'il existe. L'humanité, considérée en bloc, n'est pas mystique; mais les raisons qui la font croire en Dieu n'en sont pas moins, sous une forme atténuée, les mêmes qui déterminent les extases, les ardeurs des mystiques; car le mysticisme n'est au fond que l'hypéresthésie religieuse, l'exaltation, extraordinaire chez quelques personnes, d'un sentiment ou plutôt d'un groupe de sentiments qui existent en germe chez tous les hommes, et qui ne sauraient être créés tout d'un coup et de toutes pièces. Nous nous sentons *fondés en Dieu*, nous avons conscience d'avoir en lui, suivant la célèbre expression de saint Paul, « l'être, le mouvement et la vie », mais nous sentons surtout que cette vie, par laquelle nous tenons si étroitement à Dieu, n'est plus la vie sensible, purement physiologique, la vie tirée du sol; c'est la vie morale, celle qui doit s'épanouir « comme une fleur du ciel », dans la plénitude de la vérité et de la justice. Toutes les preuves morales de l'existence de Dieu (et ce sont les preuves particulièrement chères au cœur de l'humanité) ne sont que les développements divers de ce sentiment intime, essentiellement actif et fécond. La *preuve par*

et étroites, toutes imprégnées de syllogisme et de scolastique.

« C'est que la foi en Dieu, disait Caro, n'est pas et ne peut pas être uniquement la

le consentement universel montre que ce sentiment et la croyance qui en résulte ne sont pas factices; car ils se rencontrent, bien que parfois sous des formes étrangement déviées, chez toutes les races humaines. — La *preuve fondée sur le besoin spontané de la foi*, sur l'*espoir en Dieu*, sur le *recours à Dieu*, n'est que l'expression analytique de ce qu'il y a de plus profond, de plus fondamental dans le sentiment religieux lui-même; car c'est dans les circonstances douloureuses, dans les moments d'épreuve et de lutte, que l'homme se sent le plus près de son créateur. Enfin, la preuve morale par excellence, l'*argument de la sanction*, explique à qui a des sens ouverts pour comprendre cet ordre de choses, que nos actes subsistent en Dieu avec leur valeur propre, avec leur mérite ou leur démérite, dont le caractère est absolu et dépasse la sphère de la vie présente.

« Ce n'est pas à dire que l'humanité ne croie à Dieu que par le cœur; elle y croit aussi par l'esprit. Mais dans cette croyance venue par l'esprit, c'est l'expérience, et, pourrait-on ajouter, l'expérience interprétée surtout par le sentiment, qui tient la première place. Les diverses preuves que les théoriciens développent sous le nom de preuves physiques frappent vivement toutes les intelligences, même peu cultivées. *Preuve cosmologique*, *preuve du premier moteur*, *preuve théologique* ou *argument des causes finales*, elles signifient, prises dans leur ensemble, qu'un bien qui se

conclusion d'un théorème ; elle est l'expression la plus haute de nos sentiments ; elle sort de nos joies les plus nobles et de nos plus saintes douleurs, elle est le fruit de la vie. »

réalise d'une manière morcelée, à travers l'espace et le temps, suppose un bien supérieur où il a son principe et qui doit être quelque chose d'immuable, d'éternel et de nécessaire ; ou bien encore qu'un ordre qui se fait par degrés, dans des êtres imparfaits, dénués de conscience, de sagesse, de prévoyance, suppose une intelligence qui a tout conçu, tout prévu ; qui a disposé les moyens en vue des fins et, parmi ces moyens, choisi les meilleurs ; qui, enfin, pour relier ainsi toutes les parties et tous les moments de l'univers, doit résider dans un être éternel et absolument un. Les *preuves physiques*, aussi bien que les *preuves morales*, ont occupé de tout temps une large place dans la conscience spontanée des hommes.

« Faut-il conclure de là que les preuves métaphysiques n'existent pas pour cette conscience primitive de l'humanité et ne sont qu'une création factice des philosophes ? Nous n'avons garde de le prétendre. Ce qui montre bien qu'elles existent pour tout le monde et qu'elles ont une haute valeur, c'est que quelques-unes des idées rationnelles qui leur servent de base sont déjà impliquées dans les preuves physiques ou morales, et en constituent même toute la force. Les preuves morales reposent sur l'idée du parfait ; la preuve cosmologique sur l'idée de l'absolu. Seulement, il faut bien comprendre ce que sont ces idées pour

La preuve fondamentale de l'existence de Dieu, irrésistible, ce nous semble, pour tout esprit droit qui veut bien pousser un peu loin l'analyse de son être, pourrait se résumer ainsi : Dieu est postulé de toute manière par l'âme humaine, non seulement comme le suprême désirable, mais encore comme l'unique nécessaire, selon l'expression de Maurice Blondel.

Nous avons suffisamment démontré, pensons-nous, que la science contemporaine ne peut formuler aucune conclusion légitime contre l'existence de Dieu.

Sans abdiquer sa raison et en pleine pos-

la conscience spontanée. Ce ne sont pas des *concepts purement logiques*, des concepts isolés et abstraits ; ce sont des *intuitions concrètes*, inséparables du sentiment même, de l'élan d'esprit et du cœur qui nous porte vers leur objet et qui nous le font saisir d'une certaine manière. L'homme qui n'étudie pas systématiquement ces idées en pur logicien, les considère plutôt comme constituant le fond caché des preuves véritables, que comme susceptibles de former à elles seules un ordre distinct d'arguments. »

MAILLET, *La création et la providence devant la science moderne*, p. 83, 84, 85.

session de son intelligence, le catholique moderne peut donc, sous les voûtes de nos vieilles cathédrales, chanter encore avec émotion et piété le premier article du *credo* de nos pères :

Credo in unum Deum.

CHAPITRE III

L'ÂME HUMAINE DEVANT LES SCIENCES PHYSICO-BIOLOGIQUES

Tous les efforts des rationalistes contemporains, nous l'avons vu, restent donc impuissants, pour chasser du domaine de la pensée l'hypothèse d'un Dieu créateur et organisateur du monde.

Le savant, le philosophe, l'humble ouvrier, le petit enfant peuvent encore ouvrir leur cœur à ces mystérieux et profonds désirs d'infini et d'éternité qui les tourmentent et confondent leur âme dans la même adoration.

Mais ces désirs d'infini, d'éternité ne sont-ils pas chimériques et sans objet? Ne